CHAPITRE VI

Sommaire. — Préparatifs de départ. — Les poules d'eau. — Sur la rivière Stuart. — Un fusil trop pressé. — Stony-Creek. — Le poisson. — Presque noyés. — Un chevreuil. — Fort-Georges. — Un accident. — Une chute périlleuse. — Deux chevaux à l'épouvante. — Où sont les chevaux? — Un orage sous un sapin. — Seconde visite à Natléh. — Chemin de la croix. — L'horloge du sauvage.

I

Ayant, pendant douze ans, sillonné dans tous les sens le district de missions du lac Stuart, je ne puis naturellement entrer dans le détail de tous les voyages que j'ai dû y faire. Certains centres de réunions ont régulièrement reçu ma visite trois fois par an, et il va sans dire que toutes ces missions n'offrent pas le même intérêt. Je me contenterai donc, en général, d'introduire le lecteur aux villages les plus importants et de lui dépeindre, en aussi peu de mots que possible, la physionomie qui leur est propre.

On me permettra d'omettre ici mon premier voyage chez les Babines qui eut lieu quelques semaines après mon retour de la mission de Noël à Natléh. Nous y reviendrons au chapitre consacré spécialement à cette tribu indienne. J'arrive donc de suite au printemps de 1886.

Le 8 mai est la date fixée pour la visite aux deux camps de Stony-Creek, à 25 milles au sud de Natléh. Les habitants de ces places ont à déléguer deux ou trois jeunes gens pour venir me chercher à la Mission et me mener chez eux.

Ici on me permettra une remarque. D'après un règlement fort sage de Mgr Durieu, alors coadjuteur de Mgr d'Herbomez, aujourd'hui son successeur, le chef du village

où la visite du prêtre est imminente doit veiller à ce que ses gens aillent chercher ce dernier et l'accompagnent en chemin, le tout *gratis pro Deo*. Le missionnaire une fois chez les sauvages, ceux-ci ont aussi à le nourrir de leur mieux : *Dignus est operarius mercede sua* (1).

Ce règlement a pour but de développer chez les indigènes quelques sentiments de générosité, leur faire sentir que c'est bien pour eux que le prêtre travaille et déraciner chez eux cet esprit mercenaire qui, s'il n'était contrecarré, finirait par s'introduire jusque dans les choses de la religion. Ceci est pour nous une question de principes, et il faut bien avouer que nous avons à en pâtir les premiers — je parle pour ceux qui, n'étant pas doués d'un estomac de fer, doivent souvent jeûner plutôt que de toucher à l'humble menu, le seul que le sauvage ait à lui servir.

Les sauvages de Stony-Creek devaient donc se trouver au lac Stuart pour le 8 mai 1886. Personne n'arrive, et l'on ne s'en étonne guère : le sentier est encore, en certaines places, couvert d'une neige trop épaisse pour que les chevaux puissent y passer sans danger. Deux jours plus tard, un canot arrive avec deux sauvages ; nous descendrons donc la rivière au lieu d'avoir à nous engager dans la forêt.

Le 10 mai, notre lac Stuart est encore endormi sous la glace qui le recouvre depuis six mois. C'est pourquoi nous nous rendons à pied jusqu'à son déversoir où le canot a été laissé. C'est la « mare » en patois canadien, c'est-à-dire l'étendue d'eau presque toujours ouverte entre le lac encore gelé et sa décharge.

Nous inspectons notre canot : 20 pieds de long sur deux de large. Comme tous les canots de voyage en usage aujourd'hui, il est en bois de liard (*Populus balsamifera*), et il pourra probablement affronter les rapides de la Noutchakoh et les roches dont le lit de la rivière Stuart est jonché en certains endroits.

(1) L'ouvrier est digne de sa récompense. 1 *Tim.*, 5. 18.

Il y a quelque quatre-vingts ans, tous les canots Porteurs étaient encore en écorce de sapin (*Abies nigra*) ou de bouleau (*Bitula papyracea*). Or, à cette époque un groupe d'Iroquois, ces voyageurs intrépides de l'Amérique du Nord, après avoir traversé les Montagnes Rocheuses, eut l'imprudence de s'aventurer jusqu'au lac Thatla conduisant deux grossiers canots de bois. Ces canots excitèrent la curiosité, puis la convoitise, d'une bande de Porteurs qui massacra les Iroquois, s'empara de leurs embarcations et les conduisit au lac Stuart, où ils servirent de modèle aux premiers canots de bois de manufacture indigène.

II

Nous nous confions donc au canot de *Yœkaih* (la Lumière du jour) et partons.

Nous nous sommes à peine mis en mouvement que des nuées d'oiseaux aquatiques, canards de toutes sortes, mais surtout grèbes ou poules d'eau, s'envolent à notre approche, et vont se jeter sur un point éloigné du bout du lac.

Nous ne comptons pas moins de vingt espèces différentes de canards parmi les visiteurs emplumés de notre district, depuis le mallard ou canard de France (*Anas boschas*) jusqu'au petit Mangeur de plomb. Chacune de ces espèces a ici de nombreux représentants, mais leur nombre ne peut se comparer à celui des grèbes appelées poules d'eau dans le pays. De ces dernières nous avons trois espèces, dont la plus importante est la grèbe occidentale (*Æchmophorus occidentalis*). Il faut avoir vécu dans nos parages pour se faire une idée de la vie, de l'animation de nos lacs et de nos rivières et du tapage qui s'y produit au printemps. Pendant quinze jours, au moins, ce ne sont que coups de fusils de tous côtés, et généralement ces coups ne sont pas perdus.

Ceci s'entend de la chasse aux canards. Quant aux grè-

bes, nos Indiens suivent pour s'en rendre maîtres une méthode plus économique et non moins intéressante. Ils n'ignorent pas que ces oiseaux aquatiques poursuivent rarement leur route vers le nord avant que le lac soit débarrassé de ses glaces. Ils ont donc à se tenir comme prisonniers dans la partie libre près de la décharge du lac. Comme ils s'y trouvent en nombre si considérable, nos gens tendent de simples filets de pêche en lignes formant un fer à cheval sur la surface de l'eau. Conduisant ensuite huit ou dix canots à la fois, et faisant le plus de bruit possible, ils cernent partiellement la troupe et la poussent dans les filets. C'est là un exercice fort divertissant et des plus mouvementés. Il est surtout très riche en résultats, puisque une prise de cent têtes par filet n'est pas estimée chose très merveilleuse.

En d'autres localités, comme, par exemple, au lac Noulkreh près de Stony-Creek, les sauvages surprennent les grèbes sur la plage et les y assomment à coups de bâton avant qu'elles aient pu regagner l'eau qu'elles ont eu l'imprudence de quitter momentanément. Les grèbes, en effet, qui ont le vol très rapide une fois dans l'air, ne peuvent prendre leur essor, que si elles sont portées sur l'eau.

Les grèbes une fois dépouillées de leurs plumes, les Indiens en extraient la graisse, et en font des gâteaux où ils puiseront plus tard pour assaisonner les fruits ou baies sauvages séchées au soleil. Quant aux grèbes elles-mêmes, ce qui ne peut se consommer de suite est ouvert, tailladé et enfumé pour servir en cas de disette.

Mais nous nous attardons avec notre gibier aquatique. Qu'on ne s'en étonne pas trop ; ce ne sera peut-être pas la dernière fois.

A environ cinq milles du lac, nous rencontrons le premier rapide. Il est très court, et pourtant mes rameurs insistent pour que je me rende à pied jusqu'au remous qui se trouve un peu en aval. Là, ils me reprennent après avoir

vidé l'eau qui s'est introduite dans le canot, et nous repartons.

Que dire maintenant ? Que mentionner à moins que ce ne soit encore le gibier emplumé ? La rivière, un beau cours d'eau de 200 mètres de large en moyenne, en est littéralement couverte. Le plus souvent grèbes et canards s'envolent à notre approche ; mais comme leur instinct les porte vers le nord, ils reviennent vite, et alors passent en bandes au-dessus de nos têtes. Belle occasion d'en abattre au vol. Yœkaih et *Allul*, son compagnon, en profitent pour augmenter nos provisions de voyage.

L'exemple est contagieux. Malgré mes bonnes résolutions, je ne puis m'empêcher de saisir mon fusil. Pan !.... le voilà qui part, non pas aux canards, mais dans le canot !... Je viens d'en envoyer la charge dans les couvertures qui servent de siège à l'un de mes gens ! Deux pouces plus haut et c'était lui qui la recevait !...

Décidément il est plus sûr de laisser faire mes rameurs. Je mets donc mon fusil en quarantaine, pour le punir d'être parti sans ma permission.

Plus loin, c'est une bande d'oies sauvages que nous apercevons campée sur la banquise. Vite nous mettons à terre de peur d'être vus, car ce gibier est très sauvage. Yœkaih s'enfonce dans le bois, et, faisant un détour, va les surprendre quelques centaines de pas plus bas. Un coup de feu, puis un second, et nous descendons voir le résultat. Une oie est restée sur la glace, tandis qu'une autre, légèrement blessée, s'enfuit clopin clopant et se cache si bien dans les broussailles que nous ne pouvons la trouver.

Depuis notre départ nous avançons assez vite, grâce à la rapidité du courant. Nous tombons maintenant dans ce qu'on appelle l'eau morte dans le pays, c'est-à-dire que le courant est désormais imperceptible. Il nous faut donc forcer un peu ; du reste, le travail nous devient nécessaire pour plus d'une raison, vu que le temps est assez froid. Le

soir même, nous sommes surpris par la neige qui se met à tomber à gros flocons. Bientôt l'obscurité nous force à aborder et nous campons.

Le lendemain, nous avons encore à ramer pendant longtemps dans cette espèce de lac sans bout ; mais la rivière commence bientôt une série de méandres qui ne finiront qu'aux rapides qui précèdent son confluent avec la Noutchakoh. Ces détours nous permettent de surprendre plus d'une bande de canards et d'oies sauvages. Puis, au fur et à mesure qu'elle s'élargit, la rivière devient de moins en moins profonde ; elle commence à s'agiter, et le bruit sourd qui sort de son sein nous avertit que nous voguons quelques pieds seulement au-dessus des roches qui en jonchent le lit.

Mais voici un signal. C'est le vieux Pierrot qui veut toucher la main au prêtre et recommande bien aux rameurs de veiller sur lui le long des rapides que nous aurons maintenant à franchir. Il leur indique les endroits dangereux et leur enseigne la manière de les éviter ou d'en sortir sans accident.

Nous courons dès lors emportés par un courant qui est presque un rapide continuel, sautons sains et saufs la cascade et, après ne nous être fourvoyés que sur une ou deux roches, nous arrivons à Tchinlak, le confluent de la rivière Stuart avec la Noutchakoh.

Habitués que nous sommes aux amples proportions de la première, la seconde nous paraît presque moins importante, bien que nous la sachions très profonde. La tâche de mes compagnons devient maintenant plus pénible, vu qu'il nous faut remonter le fleuve à la perche. Aussi devons-nous camper à une faible distance en dessus de Tchinlak.

Comme s'ils voulaient laisser à mes gens le temps de travailler, les oiseaux aquatiques deviennent de plus en plus rares. Nous avons quitté le chemin qu'ils suivent ordinairement dans leurs migrations vers le nord, je veux

dire la rivière Stuart. Aussi le troisième jour, nous ne pouvons abattre qu'une oie et quelques canards noirs (*Anas obscura*), espèce de gibier de qualité tout à fait inférieure : on dirait de la viande assaisonnée à la poudre à canon. J'oubliais une grue aux longues échasses que mon Yœkaih tire vers le soir, mais dont il refuse de manger. N'ayant pas la même répugnance que lui pour cet oiseau, je prends sa place au festin.

Enfin, dans la matinée du quatrième jour, nous touchons à Noûnla où nous laissons la Noutchakoh pour faire le portage de cinq ou six milles qui nous séparent de notre destination.

III

Après midi, nous arrivons au village de Stony-Creek (Rivière pierreuse) situé à un quart de mille de là, dans la prairie qui borde la décharge d'un lac (*Noulkreh*). Le soir même nous commençons la mission. Elle est bien suivie, quoique avec un peu moins d'ardeur que celle de Natléh donnée l'hiver précédent.

Ce village renferme aujourd'hui la population de deux camps apparentés. Il possède une église neuve, construite en bois, naturellement, mais très proprette, bien qu'elle soit intégralement l'œuvre des sauvages de la localité.

La principale raison qui a porté les Indiens à s'établir là, c'est la quantité vraiment extraordinaire d'une espèce de carpe qu'ils appellent *tœlkrei-yaz* et qui remonte annuellement le déversoir du lac où elles viennent frayer. Les sauvages les prennent à la *puise* avec à peu près autant de facilité qu'on puiserait un seau d'eau. Ce poisson paraît régulièrement à l'époque de ma visite du printemps, d'où le nom de « poisson du prêtre » qu'il porte en certains quartiers. Il est en telle abondance que maintes fois j'ai été embarrassé pour traverser la rivière, d'ailleurs peu profonde. Mon cheval, ne pouvant presque pas poser le

pied sans toucher au poisson qui lui court à travers les jambes, s'effarouche d'ordinaire et refuse d'avancer. Les chiens pêchent eux-mêmes ce poisson et s'en repaissent.

Les sauvages ne sont guère plus de 120 ; quelques infirmes ont été retenus dans la forêt où ils ont passé l'hiver. Inutile de nous attarder. Au bout de cinq jours j'entends la confession de ceux qui sont baptisés, promets à plusieurs de les baptiser quand ils auront appris le catéchisme, et repars en compagnie de trois bons rameurs qui sont montés du Fort Georges pour me mener chez eux.

Fig. 16. — Panier en écorce.

Nous refaisons rapidement, en sens inverse, notre voyage précédent jusqu'à Tchinlak, pour le continuer ensuite par la Noutchakoh.

Nous sommes au 20 mai, le soleil fait déjà sentir ses rayons ; les trembles et les saules du rivage commencent à bourgeonner : certaines îles du fleuve reprennent leur manteau de verdure, nuance jaunâtre produite par les jeunes feuilles des trembles que la chaleur fait éclore.

Jusqu'à Tchinlak où elle reçoit la rivière Stuart, la Noutchakoh n'offre aucun danger. Mais voici que peu à peu des

mugissements lointains se font entendre ; nous tournons une pointe et distinguons là-bas les flots blancs qui se lèvent et retombent pour se relever encore, comme si quelque force invisible les mettait en ébullition. On le devine aisément : c'est un des rapides qu'on nous a annoncés.

— Comment oser le franchir sans courir le risque d'y rester ? pensez-vous.

Soyez sans inquiétude : nos gens connaissent la rivière et puis le bon Dieu veille sur vous. Il y a juste la place d'un canot, comme une trouée dans le rapide, qui vous permettra de passer sain et sauf, même sans vous mouiller si vos rameurs sont tant soit peu adroits.

Il n'en est pas toujours de même. Deux ou trois ans après ma première visite au Fort Georges, je descendais un jour la Noutchakoh avec deux sauvages seulement pour rameurs. La rivière était très haute et très rapide, le mois de juin étant l'époque de sa plus grande crue. Or mes sauvages ne la connaissaient presque pas. Arrivés un peu en amont du rapide, le timonier dit à l'avant :

— Lève-toi dans le canot, et regarde bien où est la meilleure place pour passer.

Son compagnon, debout, promena un instant un regard inquiet sur le gouffre blanc d'écume, puis, se rasseyant brusquement :

— Rame fort, dit-il, rame de toutes tes forces et que le bon Dieu nous protège ; nous nous sommes fourvoyés.

Tous deux rivalisent d'ardeur. En un clin d'œil nous sommes jetés au milieu du tourbillon. Les vagues nous sautent à la figure, entrent dans le canot et mouillent tout ce qu'il contient.

Enfin nous abordons au plus vite. Hélas ! je constate que ma chapelle, et surtout mes papiers, sont bien endommagés ; mais nous avons la vie sauve. Si quelque vague était retombée dans le canot, c'était fini, nous enfon-

cions. Encore une fois, il y a une Providence spéciale pour le missionnaire.

Une autre fois, au contraire, nous fîmes là une rencontre qui nous réjouit. Comme nous descendions joyeusement après avoir sauté les deux rapides, nous aperçûmes tout à coup sur la rive gauche du fleuve un joli chevreuil perché au sommet d'une morne dénudée. Or les chevreuils, qui sont très nombreux dans le territoire des Tsilkohtines, sont ici fort rares. Raison de plus pour ne pas manquer celui-ci. Immédiatement nous abordons sans bruit, et deux de mes rameurs s'en vont en sens opposé et en contournant la colline surprendre le gibier qui ne se doute de rien. Un quart d'heure après, deux coups de feu retentissent ; puis silence complet.

— Ils l'ont manqué, pensai-je à part moi.

Mais non ; une demi-heure plus tard ils apportaient, non sans peine, un gros chevreuil qu'ils avaient abattu du premier coup. Le second coup était destiné à sa compagne qui, paraît-il, en fut quitte pour la peur.

Le sauvage est très friand de viande fraîche. Il n'en a pas quand il en voudrait. Voilà donc une belle occasion de satisfaire son appétit. Mais nous étions alors au vendredi des Quatre-Temps : il fallut bien s'en priver pendant deux longs jours. Pour un sauvage, c'est là ce qui s'appelle faire pénitence.

Plus loin, nous rencontrâmes une troupe de Chinois qui cherchaient la poudre d'or mêlée au gravier qu'ils berçaient dans des bottes trouées en l'arrosant d'eau. Nous abordâmes pour leur vendre la tête de notre chevreuil, et l'un d'eux, nommé Atchou, me reconnaissant, me fit un grand salamech en s'inclinant presque jusqu'à terre. Je soupçonnai un peu de politique dans sa courtoisie : il cherchait en effet une fille en mariage, et il avait besoin du consentement du prêtre pour réaliser son dessein. Ce cas m'eût

embarrassé. Mais je savais bien qu'aucune sauvagesse n'unira jamais son sort à celui d'un Chinois.

IV

Je reviens maintenant à mon premier voyage.

Nous arrivâmes sans encombre au Fort Georges et abordâmes au milieu de toute la population sur pied pour nous recevoir. Elle manifestait par des centaines de coups de fusil la joie que lui causait ma visite. Il nous faut distribuer des poignées de main à tout ce monde, sans même oublier les bébés au maillot ; c'est la salutation américaine et anglaise adoptée par tous les Peaux-Rouges.

Il est déjà tard ; le soleil a disparu à l'horizon. Je me contente donc d'annoncer l'ordre des exercices pour le lendemain et les jours suivants.

Le Fort Georges compte 130 habitants, tous remplis de foi et de bonne volonté, mais faibles et exposés aux occasions de péché, d'où ils ne sortent malheureusement pas toujours victorieux. Ils sont à une bonne distance de Quesnelle, mais, en descendant le Fraser, un jour et demi de navigation suffit pour être à portée du whisky. C'est pénible d'avouer qu'un trop grand nombre, surtout parmi les jeunes gens, succombent à la tentation.

Néanmoins, lorsque le prêtre est là présent, ils sont tout yeux et tout oreilles pour le voir et l'écouter. La justice m'oblige aussi d'ajouter que plusieurs, surtout après une mission de ce genre, font de sérieux efforts pour ne pas retomber.

Ici, outre les exercices ordinaires, nous avons une classe de lecture tous les jours. Les enfants sont tous enthousiasmés de pouvoir lire et écrire leur nom ; puis ils en viennent bientôt à griffonner de courtes phrases dans leur langue, ce qui rend jaloux leurs aînés. Ceux-ci veulent, eux

aussi, apprendre en dehors des classes ce qui a été enseigné aux enfants.

Aujourd'hui, je reçois des lettres en Porteur de tous les points du district, même des Sékanais qui, pourtant, parlent une autre langue, et auxquels je n'ai jamais donné une leçon de lecture. De plus, le voyageur ne peut faire une demi-journée de marche dans la forêt sans tomber sur quelque inscription faite au charbon ou au crayon sur les troncs d'arbres. C'est un Indien qui rend compte de ses aventures de la journée, dévoile ses intentions pour le lendemain ou bien donne ses directions à quelque parti de chasseurs qu'il sait devoir prochainement passer par là. Ces sortes d'épîtres sont quelquefois très curieuses.

La retraite marchait bon train. Nous étions sur le point de commencer le catéchisme, quand j'entendis, un jour, la terre trembler sous les pas d'une foule qui se précipitait vers un même point. Puis un sauvage accourait me dire qu'un jeune homme s'était accidentellement tiré un coup de pistolet. Je me rendis aussitôt près de lui pour savoir s'il avait besoin de mon ministère. Fendant la foule qui encombrait les alentours de sa cabane, j'entrai et vis Johny *Sé* (La Ceinture) étendu sans connaissance, tandis que son frère aîné suçait le sang de la plaie et s'efforçait d'en extraire la fumée de la poudre qui aurait pu l'envenimer. Heureusement que le pistolet était de petit calibre et surtout que la balle n'avait perforé que la main.

L'accident n'eut pas d'autre suite fâcheuse ; il ne m'inspira pas moins un sermon sur l'incertitude de la mort qui fit impression.

Huit jours s'étaient écoulés : les délinquants firent pénitence, ceux qui avaient touché à *l'eau des blancs* (l'eau-de-vie) payèrent l'amende et chacun se réconcilia avec Dieu au saint tribunal. J'avais déjà fait neuf baptêmes.

Puis, il fallut songer aux préparatifs du départ.

Mentionnons en passant que la chaleur extraordinaire

de la saison a grossi le Fraser d'au moins 20 pieds pendant mes dix jours de séjour au Fort Georges. Il refoule au loin les eaux de la Noutchakoh qui, s'échappant le long d'une vallée en arrière du village, l'ont converti en île d'où l'on ne peut plus s'échapper qu'en canot. Or, à mon arrivée, il n'y avait pas une goutte d'eau dans ce bas-fond.

V

Nous sommes descendus en canot ; inutile maintenant de songer à retourner par la même voie, en raison de la crue des eaux. Force nous est donc d'emprunter deux chevaux, un pour porter ma chapelle et nos effets, l'autre pour mon humble personne.

Après leur avoir fait traverser à la nage le torrent improvisé, nous entrons dans une plaine basse et sablonneuse qui formait probablement, dans des temps éloignés, le fond d'un lac où se jetait la Noutchakoh et que traversait le Fraser. Elle est maintenant parsemée de petits pins gommeux (*Pinus contorta*) à travers lesquels on a pratiqué un excellent sentier.

Malgré ses bonnes qualités, ce sentier fut témoin, trois ou quatre ans plus tard, d'un accident qui faillit m'être fatal. Je quittais, comme aujourd'hui le Fort Georges, pour retourner à Stony-Creek et à Natléh. Les sauvages, le cœur allège et l'âme en paix, me suivaient à la course formant une cavalcade d'une dizaine de cavaliers en tête desquels je galopais, quand tout à coup, sans aucune raison apparente, mon cheval s'abattit sous moi.

— *Sibre ! Sibre !* Il est tué ! il est tué ! cria mon escorte dont les chevaux, arrivant bride abattue, faillirent m'écraser.

Que mes éperons, désormais hors de place, se fussent accrochés aux courroies des étriers ou ailleurs avant que j'aie pu me remettre en position sur la selle, et mon cheval, en

se relevant brusquement pressé par les autres chevaux qui accouraient sur lui, m'eût traîné la tête en bas, et, prenant l'épouvante, n'eût pas tardé à me mettre en pièces. Dieu ne le voulut pas ainsi. A peine étais-je à bas que je pus sauter de côté avant même que ma monture eût eu le temps de se relever.

Je n'ai conservé de cet accident qu'une légère douleur à la jambe. Elle se fait sentir de temps à autre, sans doute pour me rappeler la reconnaissance que je dois au bon Dieu qui m'a sauvé si facilement d'un péril imminent.

Aujourd'hui rien de semblable ne nous arrive ; mais il est écrit que nous ne reverrons pas Stony-Creek sans aventure : nos montures paieront pour nous.

La plaine du Fort Georges une fois franchie, il nous faut faire l'ascension d'une côte très raide et très longue qui mène au sommet d'un haut plateau boisé. Naturellement, c'est un pur acte d'humanité que de laisser nos chevaux monter allèges, et nous ne nous faisons pas prier pour descendre. Comme je suis le moins agile en pareille circonstance, je ferme la marche et prends mon temps.

Hommes et chevaux ont même disparu derrière les plis et replis du ravin que nous gravissons, quand il me semble entendre des cris perçants venant je ne sais d'où ; puis la côte paraît trembler comme sous une détonation sourde et lointaine. Peu après je me trouve face à face avec mes deux chevaux descendant affolés la rampe escarpée du précipice, le cheval de somme traînant encore son bât tout disloqué qui le fait ruer et se précipiter sur mon cheval de selle tout aussi effrayé que lui. J'essaie de les arrêter, et je réussis presque à me faire fouler aux pieds.

Je monte alors pour voir ce que sont devenus mes sauvages et quelle peut être la cause de cette échauffourée. A droite, je tombe sur un de nos sacs de voyage ; à gauche, ce sont des couvertures ; plus loin, des chaudières sans couvercle, et, bref, tous nos effets éparpillés le long du

chemin. Tout s'explique alors. La raideur de la côte et les efforts que le cheval doit faire pour la gravir lui ont fait glisser le bât avec la charge, laquelle a dû tomber de côté, ce qui l'a effrayé, et ses ruades pour s'en débarrasser ont elles-mêmes épouvanté mon cheval de selle.

Un de mes compagnons part à la recherche des fugitifs pendant que je veille sur nos effets. Une heure s'écoule, puis deux ; puis enfin je le vois revenir avec le cheval cause de l'accident et un autre que je ne connais pas.

— Mais où est mon cheval? demandé-je.

— Il est là au pied de la côte, tremblant comme une feuille et sans pouvoir faire un pas, me dit-il.

— Et ce cheval ?

— J'ai dû l'aller chercher au Fort Georges.

Pensez-y-donc : le meilleur cheval du pays, auquel son maître tient comme à la prunelle de ses yeux, abandonné ainsi ignominieusement dans le bois faute de pouvoir avancer ! Et son maître qui m'a tant recommandé d'en avoir soin !

On ne le revit jamais plus ; mais quelques mois après on retrouva ses os qui gardaient encore la marque des dents de l'ours qui l'avait dévoré.

Disons-le à la louange de Simon du Fort Georges : non seulement ce sauvage ne m'a jamais demandé de lui payer son cheval, mort si misérablement à mon service, mais il ne m'en a pas même parlé une seule fois depuis. Donner au prêtre c'est prêter à Dieu. Evidemment ce chrétien généreux attend sa récompense d'ailleurs que de la terre.

Une fois sur le point culminant du plateau, nous avons ce qu'on appelle dans le pays le « chemin du Fort Georges », ce qui est synonyme de casse-cou ou à peu près. Puis, à neuf ou dix milles de là, nous sommes arrêtés par un cours d'eau — la Rivière Boueuse — que nos chevaux devront traverser à la nage.

— Mais nous, comment ferons-nous, puisque le canot se trouve de l'autre côté de la rivière ?

Un de mes gens nous tire vite d'embarras. Il se met à la nage et va chercher le canot. Ce n'est pas plus difficile que cela.

A cause de notre mésaventure du matin, nous ne pûmes aller loin ce jour-là, et fûmes obligés de camper dans une prairie émaillée de fleurs et arrosée par un ruisseau aux eaux limpides.

Malgré cela, le lendemain matin, à notre réveil, nous fûmes surpris de ne voir aucun cheval.

— Ils doivent être à se reposer en arrière de ces touffes de saules, me dit un de mes compagnons auquel je fis part de mes appréhensions.

— Il est plus sûr d'aller voir immédiatement, lui dis-je.

Mon homme partit aussitôt, même avant sa prière du matin, et ne revint que quatre heures plus tard. Les chevaux étaient tout simplement en voie de retourner au Fort Georges, et il lui avait fallu courir tout ce temps pour les rattraper et nous les ramener.

C'est là un accident auquel doit s'attendre tout voyageur qui n'a pas soin d'entraver ou d'attacher ses chevaux. Or, pour peu qu'on veuille les conserver en bon état, ce sont là des mesures auxquelles on ne se résout qu'à la dernière extrémité, vu que, entravés ou attachés, ils ne peuvent manger suffisamment et ne tardent pas à dépérir, surtout si le voyage doit durer quelque peu.

Notre second campement fut à Hokwœz-Thiztli, rivière poissonneuse qui décharge les eaux d'un lac sur lequel le huard fait en ce moment entendre ses cris plaintifs, et qui, par conséquent, ne peut être loin.

Là, un nouveau danger nous menace. De gros nuages noirs vont et viennent au-dessus de nos têtes et présagent un violent orage. Or nous n'avons ni tente, ni abri d'aucune sorte. Que faire ? Naturellement nous ne pouvons camper

dans la petite clairière qui borde la rivière. Force nous est donc de chercher un abri sous un sapin plus ou moins touffu.

Des réminiscences de classe de physique me reviennent alors à la mémoire.

— Un abri sous un arbre élancé n'est pas ce qu'il y a de plus sûr en temps d'orage, pensé-je. Mais, encore une fois, comment faire autrement ?

Nous voilà donc blottis sous notre sapin. A la mince protection qu'il offre à quatre personnes et à leurs effets, nous avons ajouté celle d'une espèce de tente formée par nos couvertures les moins indispensables, et nous cherchons à nous endormir.

Mais voilà qu'une pluie diluvienne s'ajoute à la bourrasque ; puis, des détonations à faire frémir un mort viennent troubler notre repos. Le tonnerre se rapproche de plus en plus ; la pluie tombe à torrents et nous force à déguerpir, car nos couvertures sont sur le point de nager dans l'eau. En même temps, la foudre sillonne la noirceur de la nuit, et, pour ajouter à l'horreur de la situation, nous la voyons tomber non loin de notre gîte.

— Et les sauvages, dites-vous, ils doivent mourir de frayeur ?

Pas le moins du monde : les sauvages n'ont pas peur du tonnerre. Ils sont comme un enfant qui ne craint pas le feu, parce qu'il n'en connaît pas la nature.

La plupart des Peaux-Rouges ont les mêmes notions sur le tonnerre. Ils s'imaginent que c'est un oiseau gigantesque dont les clignements d'œil produisent les éclairs, tandis que les détonations résultent de ses battements d'ailes. La population indigène est si clairsemée qu'elle n'a point l'expérience de ces terribles effets de la foudre qui ne sont que trop fréquents dans les contrées populeuses.

Que le lecteur ne s'imagine pas que je charge à dessein le tableau des difficultés de nos voyages si je l'amène encore

devant une rivière profonde, sans pont et par conséquent infranchissable. Elle se trouve là tous les ans, et tous les ans je dois l'éviter pour passer en radeau le lac d'où elle sort.

Cette fois, l'eau est un peu moins haute que d'habitude à pareille époque : aussi mes compagnons se font-ils un plaisir de s'y plonger jusqu'au cou, ou peu s'en faut, et de conduire à la main les troncs d'arbres reliés ensemble sur lesquels je me suis cramponné.

Après avoir passé par Stony-Creek, nous arrivons enfin à Natléh. J'y donne à nouveau les exercices de l'hiver dernier ; j'ajoute en plus des leçons de lecture avec les nouveaux caractères.

En outre, nous avons la bénédiction solennelle d'un chemin de croix destiné à venir en aide aux âmes de nos bons Indiens. Aucune de nos missions à Natléh n'est complète sans un chemin de la croix que nous avons soin de faire avec le plus de solennité possible. Les moins fervents s'y sentent le cœur remué, et, tandis qu'il faut parfois exciter les paresseux à assister à certains autres exercices de la retraite, il nous faudrait plutôt chercher à éloigner de celui-là les enfants et les invalides qui encombrent l'église. Depuis onze ans que ce chemin de croix est érigé, leur zèle à contempler en esprit la douloureuse Passion de Notre-Seigneur ne s'est pas démenti un instant.

Après avoir engagé publiquement un certain nombre de sauvages, jugés plus avancés que les autres dans les voies spirituelles, à se préparer à la première communion en travaillant à leur sanctification personnelle et en donnant le bon exemple à leurs frères que je constitue en quelque sorte leurs gardiens, je clôture la retraite, comme d'habitude, par les confessions, et je reprends le chemin du lac Stuart.

Ici rien autre à signaler que quelques ruisseaux enflés par la fonte des neiges qui nous barrent momentanément le passage.

Vers la mi-juin j'étais enfin de retour à la Mission et me préparais à un nouveau voyage.

Du Fort Georges à Stony-Creek, on compte à peu près 90 milles ; de cette dernière place à Natléh la distance est de 25 milles, tandis que de Natléh à la Mission il n'y a pas moins de 40 milles, ce qui fait un total de 155 milles du Fort Georges à la Mission.

Quand je parle de milles, ici, je compte à l'anglaise ; naturellement mes compagnons de voyage n'entendent rien à ce calcul. L'enfant des bois, inutile de le remarquer, ne possède généralement aucun moyen artificiel pour mesurer les distances pas plus que pour évaluer le temps écoulé. Mais Dame Nature lui fournit gratuitement un étalon de mesure rarement en défaut : c'est le soleil dont le cours lui est familier à quelque distance qu'il ait pu s'éloigner des sentiers battus. La longueur des voyages est déterminée d'après le nombre des campements, et les distances plus courtes par la position du soleil au firmament. Le soleil lui sert aussi de montre pendant le jour, et il est rare que l'Indien se trompe sur l'heure qu'il indique.

Lorsque l'astre du jour s'est enfui derrière les pins qui garnissent la crête de ses collines ou les neiges éclatantes de blancheur de ses montagnes pour éclairer des mondes inconnus, c'est encore en haut que regarde le Peau-Rouge pour apprendre combien de temps il sera privé de ses rayons bienfaisants. La Grande-Ourse devient alors pour lui les aiguilles d'une horloge providentielle, et la distance qu'elle a parcourue autour de son axe, l'étoile polaire, sur le cadran que nous appelons le firmament lui est on ne peut plus facile à apprécier.